

ENTRETIEN AVEC UNE PLUME CONTEUSE

... Nicolas Liau, Fantastiquement Macabre...

Baigné depuis toujours d'énergies fantastiques et paranormales, ce digne héritier issu du creuset légendaire berrichon distille sa magie au sein de nombreuses publications de littérature fantastique (La Salamandre, Monk, Le Calepin Jaune, Le Monde de l'inconnu...)

Il a ainsi choisi de laisser sa jolie plume poétesse vagabonder au sein du genre conteur et de la nouvelle, car pour lui, cette forme brève, est *"bien plus favorable à un surgissement efficace et fulgurant du surnaturel que le roman, souvent trop bavard à mon goût"*.

Un recueil de ses contes macabres, *"Quand je serai grand, je serai mort"* sort le 15 Septembre 2008 aux éditions "Les 2 encres".

Toutefois, sachez que vous avez l'opportunité de réserver l'œuvre de Nicolas Liau sans plus tarder par le biais de ce bon de réservation :

<http://www.les2encres.com/fichiers/reservations/resan.liau.pdf>

Cet amoureux des félins qui incarnent d'ailleurs sa muse *"la plus assidue"*, trace sa destinée à grands traits de plume de velours, grâce à sa verve leste et reconnaissable entre toutes. La plume de Nicolas Liau se mue en une danse délicatement endiablée, nimbée du ton désuet autant que charmant présent au cœur des contes de notre enfance. Seulement, ce passionnant conteur surprend constamment, comme le doux félin-muse *"qui peut, d'un seul mouvement, se frotter tout contre vous et vous labourer la main d'un coup de griffe..."* Oui, il est indéniable que sa "force de frappe" conteuse s'avère bien plus puissante que celle des contes enfantins ! En effet, Nicolas Liau y inclut toujours de savantes touches effrayantes, aimant par-là même se jouer brillamment de la mission du conte qui consiste d'ordinaire à faire rêver. Il jongle ainsi avec la part d'enfance lumineuse dont se dote tout lecteur, titillant sa fascination pour le côté obscur, à l'instar de ses propres mots illustrant sa plume : *"il me plaît de jouer, à ma modeste manière, avec cette double nature du conte, d'élargir cet écart entre une réputation infantilisante et un propos abominable"*.

Ses influences littéraires proviennent pour la plupart d'un passé riche et empreint de brises fantastiques qu'il semble regretter amèrement, ainsi porté par d'illustres plumes telles que Edgar Allan Poe, Charles Baudelaire, Théophile Gautier, Sheridan Le Fanu...

Nicolas Liau décrit ses influences d'une manière qui lui est des plus singulières par ce propos, fidèle porte-parole de son art, et en *"bon défenseur du fantastique à l'ancienne..."* : *"l'atrocité raffinée des mythes gréco-latins, l'inventivité foisonnante et inégalable des traditions orales du terroir, les décors crépusculaires et en ruine (qui font un peu "cliché") du roman gothique, l'exubérance macabre de l'outre-tombe baroque, les fantômes pudibonds et le surnaturel feutré des ghost-stories victoriennes (et de Joseph Sh. Le Fanu en particulier), l'acidité cruelle et cynique d'Ambrose Bierce et les "dires" rustiques et sorciers, si bellement mis en mots, de l'ethnologue Claude Seignolle"*.

Soyez prêts à entrer au cœur du magnétique royaume Liauien et à montrer patte noire par ici :

<http://www.myspace.com/nicolasliau>

Et visitez aussi son livre d'or en retrouvant ainsi sa plume entre "Ciel et Enfer" :

<http://www.ciel-et-enfer.net/nicolas-liau.auteur>

Et pensez à réserver "Quand je serai grand, je serai mort !" !

<http://www.les2encres.com/fichiers/reservations/resan.liau.pdf>

Parle-nous de ton parcours plumesque...



Nicolas Liau : J'ai pris la plume pour la première fois il y a une bonne douzaine d'années. Jusqu'à la fin de ma scolarité, j'ai écrit des poèmes, de pseudo jeux de rôles, mais surtout plusieurs dizaines de nouvelles d'épouvante... Tous ces écrits, complètement insipides, il faut bien l'avouer, m'ont malgré tout permis de me faire la main. Au lycée et à l'université, j'ai remporté plusieurs prix lors de concours littéraires et ces petites victoires m'ont conforté dans ma volonté d'explorer plus avant la voie de l'écriture. Si mes souvenirs sont bons, c'est en 2001 que j'ai publié mon premier texte de façon professionnelle, dans un ouvrage collectif paru à Lyon. Cette première publication en a entraîné d'autres. Par manque de temps, j'ai assez peu écrit et donc publié au cours de mes cinq années universitaires. Mais, à la fin de mes études, j'ai recommencé à proposer mes textes à des revues spécialisées. Mes contes se sont donc retrouvés au sommaire du *Calepin Jaune*, de *Borderline*, d'*Éclats de Rêves*, de *Monk* ou encore de *La Salamandre*. Parallèlement, j'ai écrit quelques articles pour des magazines (*Le Monde de l'Inconnu*, *Virgule*) ou des ouvrages collectifs ("*Tolkien, un autre regard sur la Terre du Milieu*", éditions Edysseus). Je me suis également frotté à l'écriture de romans. Mais ce genre demeure un peu trop volubile à mon goût. Il est de bon ton d'y raconter tout par le menu. Or, il m'importe assez peu de connaître un personnage de fond en comble, du métier de ses parents jusqu'à ses goûts culinaires. Je m'épanouis bien plus dans la forme brève parce qu'elle autorise nombre d'ellipses narratives. Pourquoi l'intérêt d'une histoire ne résiderait-il pas, après tout, dans ce qu'elle passe sous silence, dans ce qu'on ignore de ses personnages ? Je reste souvent

perplexe devant la nécessité qu'éprouvent certains auteurs de tricoter des trilogies et autres sagas adipeuses autour d'une intrigue qui, engoncée dans cet embonpoint verbal, perd considérablement de sa prestance et de son efficacité. Mais refermons cette parenthèse... Mon amour pour la forme brève m'a conduit à faire la connaissance de l'écrivain Claude Seignolle qui a signé les plus beaux contes fantastiques que je connaisse et qui, de fil en aiguille, au gré d'une correspondance régulière, est devenu mon ami ainsi que mon maître à penser. Je pourrais parler des heures entières de cette rencontre qui compte énormément pour moi ! Galvanisé par une amitié aussi précieuse, je sens que je ne suis pas près de m'écarter du sillon du conte. Il est le médium privilégié par lequel j'entends bien exprimer tout ce qu'il me reste à dire !

D'où te viennent tes envolées fantastiques, en particulier ta folle passion pour le macabre ?

NL : Les passions auxquelles on trouve une explication ne sont sans doute pas de vraies passions. J'ai toujours été attiré par l'étrange. Cette curiosité, cet attrait et cette affection pour le bizarre, l'anormal et le mystérieux, je les ai dans le sang : ils font partie intégrante de mon bagage génétique ! Je ne me suis jamais vraiment demandé pourquoi le Fantastique trouvait autant grâce à mes yeux. Pas plus que je ne me demande pourquoi je préfère telle couleur à telle autre. En ce qui concerne l'écriture, c'est mon frère aîné qui, en m'offrant un jour le premier tome de "*Bazaar*" de Stephen King, a mis le feu aux poudres. La lecture de ce livre a orienté ma plume vers des chemins qu'elle n'a, dès lors, plus quittés. Durant toute mon adolescence, tout en ingurgitant les romans et nouvelles de King, j'ai gribouillé mes propres petits textes dans un style qui imitait, sans doute de façon un peu naïve, celui de mon maître littéraire d'alors. Mon goût pour le macabre est venu un peu plus tard, à l'université, où j'ai eu l'occasion de suivre des cours passionnants sur le mouvement baroque. Les vanités, le

"memento mori", tout ce discours sur le temps qui passe et qui détruit, sur la finitude de l'homme, sur le caractère si éphémère de son corps destiné à pourrir... Toute cette imagerie de la Mort, crue et froide, s'est mise à dialoguer avec mon âme dans une langue que celle-ci comprenait. C'est désormais cette veine-là que j'explore à travers mes contes, quitte à m'écarter du Fantastique pur et dur. J'ai toujours peur qu'on interprète trop rapidement mon attirance pour les thématiques macabres comme le signe d'un désordre mental. Il s'agit sans doute d'une déviance, je le conçois, d'un écart par rapport aux normes sociales, mais une déviance qui repose uniquement sur des préoccupations d'ordre esthétique et qui traduit le questionnement profond qu'engendrent en moi la vie et la mort. Je ne passe pas mes nuits dans des abbayes en ruine, je n'ai jamais déterré de cadavres, je n'invoque aucun démon... La fascination pour l'outre-tombe est, pour moi, une façon comme une autre de regarder le monde.

Comment vis-tu tes éventuelles pannes d'inspirations, communément appelées "angoisses de la page blanche" ?

NL : Assez mal, en vérité ! Fort heureusement, je n'ai jamais connu de pannes bien longues jusqu'à présent. Les idées, bonnes ou mauvaises, se renouvellent dans mon esprit à un rythme plutôt satisfaisant. Parfois, il m'arrive d'avoir une histoire complète en tête et d'être incapable de trouver une amorce. C'est une sensation terriblement inconfortable. Pour expliquer ce blocage, auquel il n'existe aucun remède, j'ai l'habitude de dire que mes contes sont des fruits que je laisse naître et mûrir d'eux-mêmes dans la ramure de mes pensées. De temps en temps, je viens explorer les branches pour voir comment tout cela s'épanouit. Parvenues au terme de leur maturation, les histoires tombent à terre l'une après l'autre et je n'ai plus qu'à me baisser pour les ramasser. Il me faut alors écrire sans tarder car, chez moi, les idées qui restent trop longtemps

inemployées pourrissent et me lassent vite. Si blocage il y a, c'est parce que l'histoire n'est pas encore parvenue à maturité et que j'ai voulu l'arracher à sa branche plutôt que de la laisser se décrocher seule. Dans ces cas-là, je referme mon cahier et j'attends. J'ai horreur de brutaliser ma plume en la contraignant à donner forme à des idées inabouties. Voilà pourquoi j'écris assez peu et refuse de produire de l'écrit en quantité industrielle. Le plus dur, pour moi, reste les entrées en matière : tant que je n'ai pas trouvé une introduction qui me convienne, je m'interdis d'aller plus loin. En fait, je crois que c'est mon perfectionnisme qui génère ces micros - pannes !

Et qu'aurais-tu envie de suggérer aux jeunes plumes qui font leurs premiers pas dans la passionnante carrière écrivaine ?

NL : En premier lieu, de ne jamais céder aux modes et de ne jamais chercher à plaire à qui que ce soit, sinon à soi-même. Il n'y a rien de plus dommageable qu'une plume contrainte. Je leur recommanderais d'aller au bout de leurs envies, sans arrière-pensée, en ne craignant jamais de mettre en mots ce qu'ils ont besoin d'exprimer. Et cela, en recourant à la forme d'expression qui leur paraît la plus appropriée, quand bien même il leur faudrait choisir des genres aussi mésestimés que la nouvelle ou le poème. Accoucher, à son corps défendant, d'un roman parce que c'est "tendance" est la plus stérile, la plus inepte, des démarches. Écrire libre suppose également de parvenir à se délivrer de ses éventuels modèles et maîtres à penser afin de se forger un style propre et de laisser émerger sa sensibilité dans tout ce qu'elle a d'unique. Écrire "à la manière de" est un piège dans lequel il est si facile de tomber ! Aux jeunes auteurs qui ont pour vocation d'œuvrer dans le registre fantastique, je souhaiterais adresser cette mise en garde : la peur, le goût du macabre, l'étrange... tout cela se cultive et se vit de l'intérieur, dans le secret du cœur. Nul besoin de les afficher à travers le port de colifichets gothiques ! Tout auteur qui

éprouve la nécessité de se limer les dents, de se farder de blanc et de s'affubler d'une crinière noire s'est écarté de la noble voie de la littérature pour se perdre sur celle du spectaculaire aussi éphémère que creux. En outre, beaucoup d'auteurs en herbe, sitôt qu'ils ont publié leurs premiers écrits, s'autoproclament écrivains et s'en gargarisent. Le mot "écrivain" est aujourd'hui vide de sens à force d'être employé à si mauvais escient. Bientôt, tout individu capable de rédiger une liste de courses pourra se considérer comme écrivain. Je ne suis pas un écrivain et ne le serai jamais. Je laisse bien volontiers ce plaisir à ceux qu'une telle étiquette peut emplir d'un sentiment de grandeur. En somme, l'écriture idéale serait celle qui nous permettrait de ne jamais trahir nos convictions profondes tout en apportant une pierre nouvelle à ce vaste monument qu'est la littérature vraie et respectable.

La vie t'inspire-t-elle prioritairement dans ton avancée créative ?

NL : S'il est ici question de *ma* vie, alors oui, il m'est arrivé plus d'une fois de puiser délibérément dans mon vécu pour alimenter mes textes. Mais il ne s'agit en général que de menues ponctions, de prélèvements ponctuels car, si j'écris, c'est justement pour vivre autre chose, passer d'une expérience nouvelle à une autre et non m'enfermer dans une bulle vaguement autobiographique. Je suis de ceux qui, afin de briser la monotonie du quotidien, ont un besoin constant de sensations fortes. Certains sautent à l'élastique, d'autres font le tour du monde en solitaire. Moi, j'écris des contes noirs. C'est moins spectaculaire mais tout aussi libérateur et jouissif ! Si la vie en général (et là je ne parle plus de mon existence propre) me fascine et m'inspire, c'est avant tout par sa finitude, par tout ce qui fait d'elle une mécanique fragile, un assemblage précaire de pignons et de roues dentées qu'un rien peut enrayer, immobiliser et réduire à néant. C'est aussi par le plaisir non feint que j'éprouve à transgresser les règles de bienséance, à aller contre les

principes moraux qui devraient normalement régir la vie en société, à égratigner l'image "pieuse" et idéale d'une humanité vivant dans la concorde. C'est en tout cas de cette façon que j'explique ma propension à mettre en scène la mort violente, le crime et la profanation sous toutes ses formes. Tout cela, discipliné par une démarche à laquelle je m'efforce de toujours imprimer une dynamique artistique, n'est pas pensé dans le seul but de choquer ou de faire horreur. La provocation gratuite n'a jamais trouvé grâce à mes yeux. D'ailleurs, je n'ai jamais eu le sentiment de me montrer résolument indécent. A l'impudeur je préfère de beaucoup l'irrévérence. Faire du beau avec tout ce que la vie peut avoir de laid : c'est là ma seule ambition ; et j'espère vraiment atteindre un jour cet objectif...

Si on pouvait donner la parole à ta muse féline préférée, quels seraient, à ton avis, son message philosophique, ses ressentis, lorsqu'elle pose sur toi et ton art ses "yeux métallisés" ?

NL : Je ne sais pas. Peut-être cette muse féline me dirait-elle que je joue à des jeux dangereux, que je suis en train de vendre mon âme au Diable avec toutes ces idées si peu catholiques ! Car, tout le monde le sait, les chats en connaissent un rayon en matière de diableries et de damnation ! Si elle était douée de parole, ma muse féline m'adresserait cette mise en garde et, dans un même temps, avec une luisance trouble dans le regard, m'encouragerait à persévérer dans cette voie, heureuse et fière, sans doute, d'offrir une nouvelle recrue à son Maître aux pieds fourchus...

Fort de toute ta belle singularité plumesque bien sûr, quelle est la carrière littéraire qui te fait le plus rêver parmi les écrivains que tu affectionnes le plus ?

NL : Celles de Guy de Maupassant (1850-1893) et de l'Irlandais Joseph Sheridan Le Fanu (1814-1873), deux fantastiqueurs que je

révère et dont je m'imprègne, me semblent des plus désirables par leur fécondité et le nombre de petits chefs d'œuvre dont elles sont ponctuées. Mais la misère morale dans laquelle est tombé chacun de ces écrivains durant ses derniers jours (le premier a sombré dans la folie, le second a succombé à ses névroses) s'avère franchement moins enviable ! En vérité, aucune carrière-type ne me fait vraiment rêver. Si je dois poursuivre une carrière littéraire, je préfère encore que ce soit la mienne et aucune autre. En son genre, celle de l'Américain Ambrose Bierce (1842-1914), nouvelliste prolifique dont j'admire le cynisme, est plutôt séduisante : fils de fermiers, il devient très vite un journaliste reconnu de tous, célébré pour sa verve satirique et suit alors un parcours jalonné de succès qui lui permet de vivre de sa plume... Jusqu'à ce qu'il disparaisse purement et simplement, au Mexique, dans des conditions mystérieuses, après avoir émis le souhait de participer à la révolution de Pancho Villa. Il y a dans cette façon élégante de tirer sa révérence quelque chose de fascinant.

A ce titre, la célèbre George Sand a-t-elle par exemple contribué à semer au sein de ton esprit prolifique les graines inspiratrices de ses « Légendes rustiques », au fil de ta carrière écrivaine ?

NL : Bien que j'aie une sincère et indéfectible affection pour ses fameux romans champêtres dont elle ancre l'action au cœur même du Berry, George Sand n'a jamais vraiment exercé sur moi une quelconque influence directe. Je me reconnais pleinement dans sa sensibilité et son esprit romantiques ou encore dans son attachement pour le terroir et les paysans berrichons. Mais je n'ai jamais placé mes petits travaux de plume sous un patronage sandien. En revanche, je dois reconnaître que mon intérêt pour le folklore berrichon (et notamment pour les superstitions campagnardes et autres croyances en des faits surnaturels) a été considérablement avivé par la lecture de ses "Légendes rustiques", ouvrage incontournable

qui a offert à la mythologie du Berry l'opportunité de s'exporter. Si George Sand a pu m'inspirer c'est, avant tout, par l'aura littéraire et artistique qu'elle a laissée derrière elle, à jamais, au tréfonds de ma province natale. Son empreinte est partout, dans tous les chemins creux, au cœur de toutes les forêts. Cette terre de légendes, étoilée de sites pittoresques, elle l'a célébrée et l'a chantée avec un amour tel qu'il est difficile de ne pas prendre la plume pour nous joindre modestement, à notre tour, à ce chœur louangeur. Car la nature que je mets en scène dans mes contes, ces paysages que j'ai à l'esprit quand vient le moment d'écrire, ne sont, au fond, rien d'autre qu'une projection fantasmée du Berry de George Sand à travers le prisme de mon affectivité et de mon ressenti personnels, ce Berry dont Sand a toujours loué le charme surnaturel en ayant le bon goût de ne jamais l'affubler d'un merveilleux gentillet, de pacotille. Car les légendes du Berry fantastique sont résolument sombres et sinistres.

Ta mythique région berrichonne, source nourricière pour l'imaginaire collectif t'a-t-elle permis dans ton existence de vivre des faits insolites, type "rencontre du 3^e type" ou autre confrontation surnaturelle ? Quelques expériences que tu consentirais ainsi à conter à tes lecteurs avides de paranormal ?

NL : Le Berry est connu pour être le fief des sorciers, des "jeteux de sorts". Il est difficile de dire si ces pratiques magiques, redoutées et prises très au sérieux par les paysans d'autrefois, existent encore aujourd'hui. Si elles subsistent, c'est de manière plus clandestine encore. La sorcellerie ne régleme plus le quotidien des Berrichons depuis longtemps. Mais de là à dire qu'elle a partout disparu... Les croyances et superstitions ont trouvé dans le sol du Berry un terreau de choix. La campagne berrichonne en est encore toute vibrante. N'importe qui peut en faire l'expérience : il suffit de se montrer réceptif et de savoir regarder au bon endroit. Aucune de mes

promenades au cœur du Berry ne m'a cependant confronté à quelque phénomène paranormal que ce soit. Je ne demande pourtant pas mieux ! La Vallée Noire, où je suis né, semble tellement propice aux manifestations de la surnature que je ne serais pas surpris de tomber nez à nez, un jour, avec le fantôme d'une légende de jadis.

Tes œuvres donnent vie à ton terroir natal qui semble merveilleusement t'inspirer. On sent toujours une profonde tendresse autant pour Mère-Nature que pour les personnages qui évoluent au cœur de tes pages et auxquels tu apportes un soin scrupuleux. Par hasard cependant, y-en-a-t'il que tu préfères à d'autres, tous textes confondus (lieux & personnages) ?

NL : Lieux et personnages ont, à mes yeux, une importance égale. En revanche, j'avoue que, dans mes textes, le cadre spatial prime largement sur le contexte temporel. Il n'est pas rare d'ailleurs que j'élabore un récit en définissant de prime abord l'endroit de l'action. De tous les sites que j'ai pu imaginer, j'en retiendrai quatre, à commencer par le chêne planté à la manière d'un calvaire au milieu d'un carrefour dans *"Pour qui croassent les corbeaux ?"* et la fontaine antique du *"Mouroir aux tourterelles"*, dans la mesure où le cadre spatial y acquiert (et cela était tout sauf délibéré) une certaine valeur allégorique qui, finalement, n'est pas pour me déplaire... Les paysages agrestes de *"La Complainte des Xylanthropes"* me laissent eux aussi le souvenir d'un immense plaisir créatif car ils furent pour moi l'occasion de mettre en scène une Nature sombre, malade, souffrante et pleine d'une colère sourde : pour ce texte-là, je ne me suis vraiment rien refusé ! J'explore excessivement peu l'univers urbain. C'est pourtant à celui-ci qu'appartient le dernier de mes lieux favoris puisqu'il s'agit de la place circulaire et secrète de *"Thanaphobos"*, au centre de laquelle se dresse une statue équestre d'un genre particulier... Tout simplement parce que c'est là, je crois, que je me suis approché le plus près de cette

"inquiétante étrangeté" inhérente au registre du Fantastique. Il m'est plus difficile de choisir un personnage parmi ma galerie personnelle. Il me semble malgré tout que le Sauvageon de *"Deuil pour deuil..."* est le plus nuancé et le plus abouti. L'orphelin de *"Frau Welt"* est, lui aussi, de ceux qui me touchent le plus du fait de son retard mental. Car les individus frappés de troubles mentaux, qu'il s'agisse d'une arriération ou de la démence pure et simple, ont toujours suscité en moi une fascination non pas malsaine mais empathique.

Toi qui aimes à nous faire frissonner, peux-tu nous confier ta plus grande frayeur en ce bas-monde ?

NL : Mon croquemitaine, à moi, c'est la solitude. Non pas cette solitude inspiratrice dans laquelle se mure pour un temps l'artiste en quête de recueillement ou de rêverie, mais la solitude non désirée, celle qui ouvre en nous une béance douloureuse dans laquelle s'abîment un à un tous les liens qui nous amarrent à ce monde. Je veux parler de cette solitude perniciose que l'on hait et dans laquelle, les années passant, l'on finit pourtant par se complaire en éprouvant des réticences à l'idée de provoquer des rencontres, d'aller au devant d'amis potentiels. Voilà ce qui m'effraie le plus : la déchéance affective de celui qui ne se sent pas aimé et qui, en désespoir de cause, ne trouve de remède à ce malheur que dans la misanthropie.

Lesquels de tes contes macabres te rendent-ils le plus fier ?

NL : Question cruelle ! C'est comme demander à un parent quel est, de tous ses enfants, son préféré. J'ai de l'affection pour chacun de mes contes et il m'est assez difficile d'en extraire un favori. Malgré tout, je reconnais être particulièrement satisfait de cette trinité un peu spéciale formée par *"A Cœur perdu"*, *"Trois petites goulées de mort pure"* et *"Le Mouroir aux tourterelles"*. Je suis fier, en effet, d'avoir pu y mettre en scène,

sans détour, ce que, par le passé, j'avais peut-être un peu trop tendance à n'évoquer qu'à demi-mot. L'amour homosexuel, puisque c'est de cela qu'il est question, y est dépeint avec pudeur, certes, mais sans le moindre refoulement. Je suis fier d'avoir pu écrire ces trois textes au moment où j'en avais besoin, fier d'avoir pu donner vie à ces histoires pour libérer mon cœur et mon esprit de leur poids. Tous les trois, pour employer une image maritime sans doute peu élégante, ont agi à la manière d'un brise-glace en ouvrant la voie à de prochains textes encore plus émancipés que ne viendra enserrer nulle gangue étroite.

Parmi toutes tes œuvres, quelles sont celles qui, à tes yeux, mériteraient d'être adaptées à l'écran, à l'instar des nouvelles de Guy de Maupassant ou bien au cinéma, si un tel projet t'intéresse ?

NL : Comme beaucoup d'auteurs, je serais évidemment amusé et curieux de voir ce qui pourrait résulter d'une adaptation audiovisuelle de l'un de mes écrits. En matière de films fantastiques et horrifiques, je suis un vrai "cinéphage", encore que je n'avale pas tout sans broncher. L'abus de gore s'avère par exemple, pour moi, des plus indigestes. Je ne suis pas certain que l'un ou l'autre de mes textes mérite d'être porté à l'écran. Mais puisqu'on m'invite ici à rêver à voix haute, j'avoue que je n'aurais rien contre une mise en images de mes contes intitulés "*Frau Welt*", "*Deuil pour deuil...*" et surtout "*Trois petites goulees de mort pure*". Aux commandes, je serais ravi de voir Tim Burton ou Guillermo Del Toro, dont les univers respectifs, teintés d'une poésie à la fois sombre et échevelée, regorgent de trouvailles et bénéficient d'une profondeur peu commune ainsi que d'une beauté à l'épreuve du temps.

Peux-tu nous parler de ton actualité littéraire qu'il nous tarde de découvrir, notamment de ton recueil de contes des plus attendus également et dont la sortie est prévue à la rentrée prochaine aux éditions "Les 2 encres" ?

NL : Mon mémoire de Maîtrise, que j'ai soutenu à l'université de Limoges en 2005, vient de paraître aux éditions L'Œil du Sphinx. Il figure au sommaire du premier numéro des "*Cahiers de l'Université de Miskatonic*", publication régulière dédiée à l'étude de l'œuvre de H.P. Lovecraft. A travers ce travail, j'ai cherché à démontrer que, dans "*Le Cycle de Randolph Carter*" de Lovecraft comme dans "*Le Seigneur des Anneaux*" de Tolkien, l'espace où se produit de façon privilégiée la rencontre avec le monstre est intrinsèquement placé sous le sceau du vertige. Au printemps 2009, les éditions Pimientos publieront un petit livre, richement illustré, que j'ai consacré au bestiaire fantastique de mon Berry natal. Il s'agit d'une sorte de vade-mecum dans lequel le promeneur trouvera toutes les informations capitales à connaître sur les créatures nocturnes qui hantent la campagne berrichonne. Je préfère ne pas en dire davantage pour le moment... Le 15 septembre prochain, mon premier recueil de contes intitulé "*Quand je serai grand, je serai mort*" paraîtra aux éditions Les Deux Encres. Il réunit seize textes noirs et volontiers cruels, dont certains ont d'abord paru en revues. Publié avec le soutien de Claude Seignolle, cet ouvrage proposera diverses variations autour des thèmes de la mort, de l'absence, du manque, de la solitude... Il ne s'agit pas de contes philosophiques porteurs d'une morale édifiante mais plutôt d'histoires tour à tour macabres et désenchantées auxquelles je me suis efforcé de conférer une épaisseur poétique. J'ai pris le parti d'adopter, dans ces textes, un style bien particulier qui me semblait adapté au propos et dont je m'écarterai sensiblement avec mes prochains contes. Un style qui, je l'espère, saura surprendre agréablement mes lecteurs. A travers chacun de ces textes, j'ai tenu à laisser libre cours à mes penchants pour les esthétiques et thématiques baroques, romantiques et décadentes. Pour parler un peu trivialement, j'ai pour ambition de *faire du neuf avec du vieux*. Je me propose non pas

de délivrer des vérités fracassantes sur le monde et la vie (je n'ai pas ce talent-là) mais de provoquer une émotion, quelle qu'elle soit. Dire de mes contes qu'ils recèlent un petit quelque chose d'original et de touchant qui leur confère un charme intemporel serait finalement le plus beau compliment que l'on puisse m'adresser. Encore faut-il que je m'en montre digne. J'entends bien m'y employer toujours et encore.

Voyons à présent si les fées de ta contrée te sont clémentes à souhait, cher Nicolas ! Je peux te répondre par l'affirmative (oui, j'ai appris le dialecte féérique par télépathie, très aidée, je le confesse, de l'art numérolgique parallèlement !

Ton nom complet, qui représente également ton nom de plume, évoque en effet la puissante vibration 44 relative à la maîtrise de l'esprit sur la matière ! Ce sous-nombre indique une merveilleuse protection concernant notamment le domaine relationnel, sentimental. Des amitiés secourables et qui perdurent au fil du temps, une capacité aussi à se remettre en question sans cesse. Tu bénéficies également d'une forte capacité à t'auto guérir lors d'épreuves traversées au gré de ta destinée ainsi qu'un grand sens du concret. Ma fée numérolgique me signale d'autre part que ton vaste cœur saura toujours se rendre secourable pour ton entourage. Le sous-nombre 44 symbolise aussi un puissant magnétisme et des capacités à l'utiliser pour l'évolution de l'humanité.

L'équilibre entre le monde matériel et le monde spirituel est inhérent à cette vibration parfois difficile à vivre de part sa puissance émotionnelle. Elle impliquera aussi pour toi quelques responsabilités que tu as très certainement déjà constatées au fil de ton existence.

Ton nombre de réalisation est représenté par le doux 6 symbolisant un être esthète, manifestement très inspiré et sachant s'accomplir surtout dans l'harmonie. La loyauté, le sens de l'amitié et le romantisme te caractérisent de par ce nombre de réalisation 6 très porté aussi vers la notion de conseil judicieux dont tu es doté. A noter, le sous-nombre 15 d'où provient le 6 et qui ne sera pas sans rappeler pour les férus de tarologie marseillaise la lame du « Diable », évocatrice de passion poussée à son paroxysme ! Cette note vibratoire te garantit ainsi des réalisations qui naissent indéniablement de la passion qui t'anime, ce qui laisse imaginer le merveilleux programme littéraire qui s'ensuivra encore pour notre bon plaisir ! La réalisation indiquant également l'être tel qu'on le perçoit d'un premier abord, le sous-nombre 15 évoquera ainsi un personnage qui saura autant être tentateur que tentés sur son passionnant cheminement...Le conseil inhérent au 15 puissamment instinctif sera peut-être de parvenir à maîtriser toute cette belle énergie qu'il t'octroie pour justement n'engendrer que le meilleur sur ta route !

Sous la Plume de **Natalym**